

L'inénarrable ubiquité de l'écureuil

Louis Hamelin

Volume 48, numéro 2 (272), mai 2006
Pastiche 51

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32808ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hamelin, L. (2006). L'inénarrable ubiquité de l'écureuil. *Liberté*, 48(2), 18–19.

L'inénarrable ubiquité de l'écureuil

Louis Hamelin

— J'ai vu un écureuil, un été, sur ma poubelle. Il a jailli d'un arbre, sauté dans le vide, exécuté des loopings concentriques dans les airs, rebondi élégamment sur une branche frêle, *swingué* sur la corde à linge en esquissant un pas de deux pour atterrir sur ma galerie, ensuite il m'a regardé et j'ai figé. J'étais *blasté*. J'en avais vu, pourtant, des virevoltes d'animaux sauvages, à Trois-Rivières, à Louiseville, au festival de gibelotte à Sorel, à celui de la mouche noire à St-Roch de Mékinac, mais une performance de ce type, non. Je ne bougeais plus. L'écureuil noir fixait maintenant l'horizon avec une intensité extraordinaire. Je commençais à comprendre ce que voulait dire les mots fixer, horizon, intensité. Je pensais au marronnier de Roquentin. Voilà. Cet écureuil était sartrien. J'ai eu l'impression d'assister au dévoilement de l'être, au-delà du vacarme assourdissant du silence profond de l'éther des grands espaces. J'ai voulu exister d'une manière aussi brutale que lui; régner sur le monde de la même manière qu'il trônait sur le couvercle de ma poubelle. C'était ma révélation, c'était mon mystère à moi là devant mes yeux, et il m'arrive encore de m'arrêter et de me toucher le mental en me posant la question : comment tout ça est possible ? Il fallait que j'en parle à quelqu'un, et tu es là.

Nous avons parlé encore longtemps et puis, après avoir fini la bouteille, nous nous sommes endormis. Sur nous se sont agglutinés des milouins, des morillons, des marouettes, des maubèches, des mergules, des marmettes, des moucherolles, mais aussi des hareldes kakawis, des talèves, une erismature rousse, des lagopèdes, des esclavons, des jougris, des tourne-pierres, des fulmars, des nyctales de tengmalm, une océanite cul-blanc, des petits blongios, des goglus, des piouis de l'Est, des tyrans mélancoliques, des

tyrans tritris, des viréos de cassin, un bihoreau violacé, des phalaropes de Wilson, des labbes pomarins et aussi des harles piettes. Les gorges rouges de certains se mêlaient admirablement bien à la crème de quelques femelles, lesquelles possédaient des taches mauves, et ce tableau saisissant était accentué par le jaune vif du soleil naissant, dont les reflets ors ponctuaient le bleu pâle du lac, survolé par des nuées d'arlequins qui cherchaient leur pitance marécageuse, bousculant les fonds lacustres de leurs becs, et dans les bouillons d'eau on pouvait imaginer le maelström de crustacés luttant pour vivre, pendant que les becs-bleus se faisaient gober par les canards plongeurs. C'était une magnifique tragédie.

Au réveil, devant une tasse de café, Mario me demande :

— Étais-tu saoul, hier ?

— J'en ai bu une *shot*, dus-je admettre.